

© Vitalis, 2024 • Traduit de l'original allemand par Didier Debord •
Relecture par Stefan Rodecurt • Illustrations de Lucie Müllerová • Imprimé dans un État membre de la CEE • ISBN 978-3-89919-904-8 (Vitalis GmbH) • ISBN 978-80-7253-527-9 (Vitalis, s. r. o.) • Tous droits réservés • www.vitalis-verlag.com

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS	7
LES TROIS FILEUSES.....	9
(d'après Karel Jaromír Erben)	
LA MONTAGNE DORÉE	17
(d'après Božena Němcová)	
CATHERINE ET LE DIABLE	37
(d'après Božena Němcová)	
UNE PRINCESSE SI MALIGNE	45
(d'après Božena Němcová)	
L'OISEAU DE FEU ET LE RENARD DE FEU	53
(d'après Karel Jaromír Erben)	
LE LONG, LE LARGE ET VUE-PERCANTE	73
(d'après Karel Jaromír Erben)	
LA PRINCESSE AVEC UNE ÉTOILE D'OR SUR LE FRONT	83
(d'après Božena Němcová)	
PETITE CASSEROLE, CUIS !.....	97
(d'après Karel Jaromír Erben)	

avec le jeune roi et de nous faire asseoir à table à tes côtés sans avoir honte de nous devant tous les invités, alors nous te promettons de filer tout le lin que contiennent les trois pièces. Et nous aurons fini bien plus tôt que tu ne le penses.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, répondit Liduška en souriant. Mais faites vite, pour l'amour de Dieu.

Les trois vieilles femmes entrèrent dans la pièce, envoyèrent Liduška se reposer et se mirent sans plus attendre au travail. Celle avec le pouce si extraordinairement large tirait le fil et celle avec la lèvre pendante le mouillait et le lissait alors que celle avec le pied aplati faisait tourner le rouet. Les trois vieilles étaient habiles et l'ouvrage avançait rapidement. Et c'est ainsi que quand Liduška se leva aux premières lueurs de l'aube, ses yeux incrédules purent contempler un grand nombre de bobines de lin adroïtement et étroitement filé. Son cœur se mit à danser dans sa poitrine en voyant le trou que les trois fileuses avaient fait pendant la nuit dans la montagne de lin, un trou si gros qu'elle aurait pu aisément s'y coucher. Les trois vieilles dames dirent « Le Seigneur soit avec toi » et partirent par la fenêtre, non sans avoir promis de revenir le soir même.

Quand la reine vint vers midi pour voir si Liduška s'était enfin mise à l'ouvrage, elle fut émerveillée à la vue des belles bobines de lin. Son regard s'adoucit et elle complimenta la jeune fille pour son ardeur au travail.



– Ne sois pas triste et cesse de te tourmenter, lui répondit sa femme. Soyons de bonne humeur et quand le diable viendra ce soir, tu me l'enverras. D'ici-là j'aurais bien trouvé quelque tâche que le diable lui-même ne saurait accomplir.

Jiřík se sentit renaître et toute la journée, conformément au vœu de sa femme, il se montra enjoué avec les enfants comme si rien ne s'était passé. Le soir même, le diable se présenta à lui et lui demanda :

– Que souhaiterais-tu que je fasse aujourd'hui ?

– Je n'ai plus aucune idée. Va voir ma femme, elle te dira ce qu'elle veut.

Le diable alla voir la reine qui l'attendait déjà.

– Es-tu le diable qui doit emporter mon mari ?, lui demanda-t-elle.

– Je le suis.

– Je peux donc souhaiter quelque chose à la place de mon mari et tu me le donneras, quel que soit ce vœu ?

– Oui.

– Et si tu ne peux pas le réaliser, tu ne pourras plus demander à mon mari de te suivre ?

– Oui.

– Très bien, dit la reine satisfaite. Alors tu dois m'arracher trois cheveux, pas un de plus, pas un de moins, et je ne veux ressentir aucune douleur.

Le diable fit la grimace en s'approchant de la femme. Il saisit prestement trois cheveux et les arracha. La reine poussa un cri de douleur.

– J'avais dit que je ne voulais pas ressentir la moindre douleur et tu m'as fait mal!, s'exclama-t-elle. Qu'importe, prends ces trois cheveux et mesure-les.

Le diable prit les cheveux et les mesura.

– Maintenant, je voudrais que tu allonges ces trois cheveux de deux aunes chacun. Et ne crois pas que tu t'en tireras à bon compte en les remplaçant par trois autres cheveux. Ces cheveux-ci, et aucun autre, doivent s'allonger de deux aunes.

Le diable regarda les cheveux un long moment, puis, ne sachant que faire, il demanda à la reine l'autorisation de les emporter afin qu'il puisse demander conseil à ses collègues de l'enfer. La reine l'y autorisa et le diable disparut en emportant les trois cheveux.

Quand il arriva en enfer, le diable convoqua tous ses compagnons et étala les cheveux sur une table devant Lucifer auquel il expliqua ce qu'il devait faire.

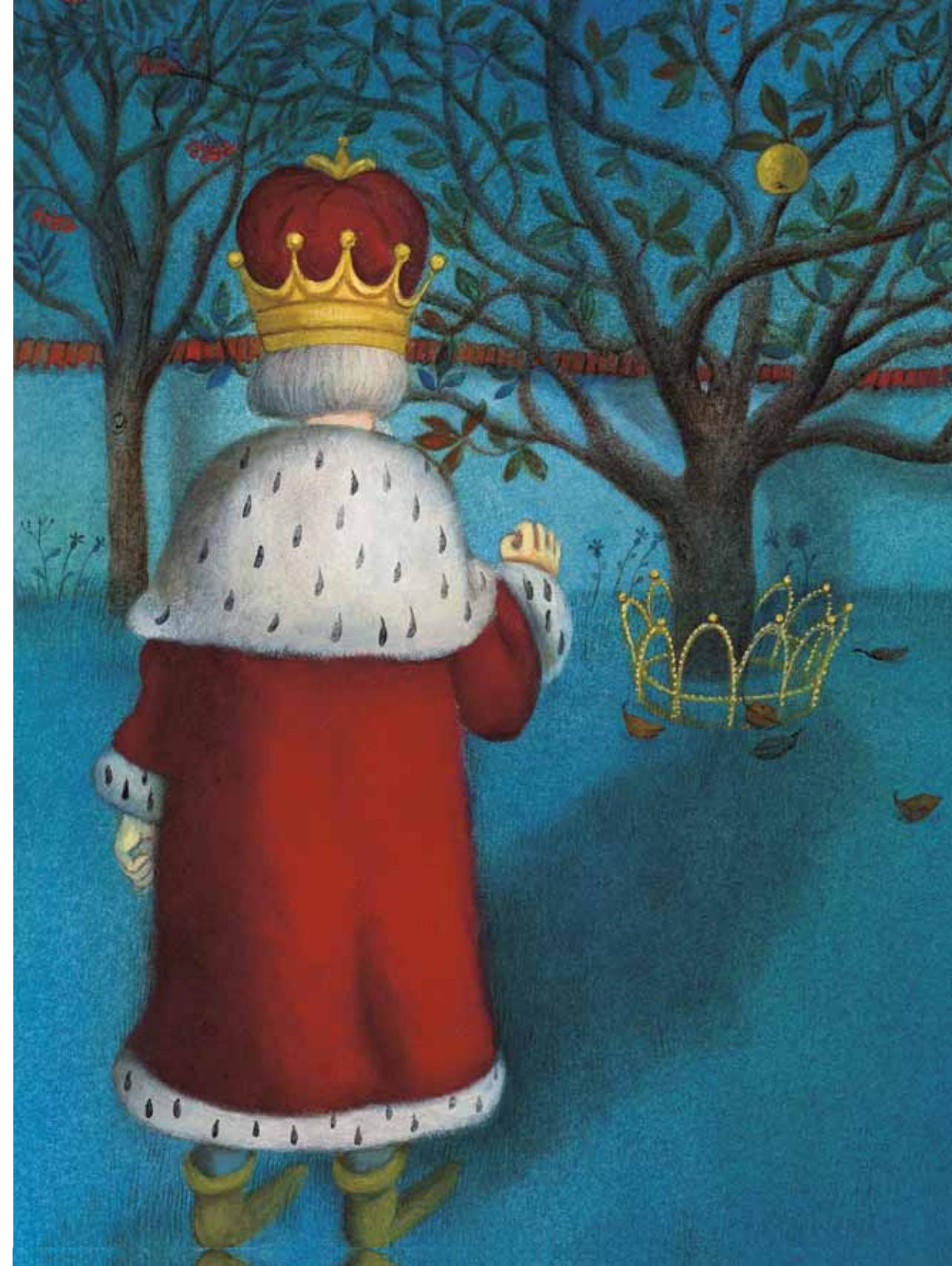
– Cette fois, tu t'es fait avoir, imbécile, dit le maître de l'enfer. Tu étires les cheveux et ils cassent, tu les allonges en les aplatisant à coups de marteau et ils se fendent, tu les exposes à la chaleur et ils brûlent. Tu es tombé sur un esprit plus malin que le Malin lui-même et il ne te reste plus qu'à retourner sur terre et rendre au roi son pacte signé.

– Je prendrai garde de ne pas rencontrer la reine. Il pourrait m'en cuire si je tombais entre ses mains.

Le diable prit donc le pacte et alla le rendre à son propriétaire. Il vola jusqu'au château, mais, redoutant de rencontrer la reine, il fit le guet à une fenêtre jusqu'à ce que le roi lui-même ouvre. Il jeta alors le pacte à l'intérieur de la pièce et partit sans plus attendre.

Le roi ramassa le papier et, ivre de joie, il se rendit auprès de sa femme qui connaissait déjà l'issue de cette histoire. Ils remercièrent Dieu de leur avoir épargné cette épreuve et, de ce jour, vécurent heureux jusqu'à ce que la mort les sépare.





L'OISEAU DE FEU ET LE RENARD DE FEU

d'après Karel Jaromír Erben

Il était une fois un roi qui possédait un vaste et magnifique jardin. La perle de ce jardin dans lequel poussaient les essences les plus rares était un pommier qui chaque matin donnait une pomme d'or. Le bourgeon s'ouvrait avec les premiers rayons du soleil, la pomme grossissait pendant la journée et mûrissait jusqu'à la tombée de la nuit. Il en était ainsi chaque jour, mais, au petit matin, ni vu ni connu, la pomme avait toujours disparu ! Le roi fort contrarié manda un jour son fils aîné et lui dit :

— Cette nuit, mon fils, tu monteras la garde près du pommier. Je veux que tu me dises qui me vole ainsi toutes mes pommes. Je saurai me montrer reconnaissant envers toi : si tu arrêtes le voleur, je te donnerai la moitié de mon royaume.

Le prince s'arma de sa plus belle épée, prit sur son épaule une arbalète, passa dans sa ceinture quelques flèches bien aiguisees et partit dans le jardin dès la tombée de la nuit. Il s'assit sous le pommier et attendit. Peu de temps après toutefois, il fut terrassé par une irrésistible envie de dormir. Ses paupières se fermèrent et ses bras tombèrent de chaque côté de son corps. Le prince dormit ainsi jusqu'aux premières lueurs de l'aube, et, quand il se réveilla, la pomme avait disparu.

— Alors, mon fils, lui demanda le roi, as-tu vu le voleur ?

— Personne n'est venu de toute la nuit, répondit le fils. La pomme a disparu comme par enchantement.

Le roi secoua la tête d'un air incrédule et appela son deuxième fils.

— Tu monteras la garde cette nuit, mon fils, lui dit-il. Si tu attrapes le voleur, je me montrerai généreux envers toi.

Comme son frère la nuit précédente, le deuxième fils s'arma d'une épée et d'une arbalète et il partit dès le coucher du soleil monter la garde dans le jardin. Il s'endormit toutefois peu de temps après, et, comme son frère aîné la veille, quand il se réveilla au petit matin, la pomme avait disparu. Son père lui demanda qui avait volé la pomme.

— Personne, répondit-il. Elle a disparu comme par enchantement.

Le plus jeune des fils du roi s'exclama alors :

— Père, aujourd'hui, c'est moi qui monterai la garde et nous verrons bien si la pomme d'or aura disparu au petit matin.

— Mon cher enfant, répondit le roi, tu es jeune et de peu d'expérience. Je ne crois pas que tu puisses réussir là où tes frères aînés ont échoué. Monte toutefois la garde cette nuit si tel est ton désir.

Le soir même, à la tombée de la nuit, le plus jeune prince s'arma certes de sa plus belle épée, d'une puissante arbalète et de flèches bien aiguisees, mais il prit en plus une peau de hérisson puis il partit

plus belle, mais blême et triste comme si elle sortait du tombeau. Le prince se tint longtemps devant ce tableau, captivé, il la contempla tant que son cœur s'endolorit et il déclara :

– C'est celle-ci que je veux et aucune autre !

À peine eut-il prononcé ces mots que la jeune fille baissa la tête, elle s'empourpra comme une rose, et à cet instant tous les tableaux disparurent.

Quand le prince quitta la tour et raconta à son père ce qu'il avait vu et quelle jeune fille, parmi les douze, il avait choisie, le vieux roi s'attrista, se perdit dans ses pensées et dit :

– Tu as mal agi en découvrant ce qui était caché, mon fils. Par ta curiosité, tu t'es mis en grand danger. Cette jouvencelle est sous le pouvoir d'un sorcier qui la retient prisonnière dans un château de fer. D'autres avant toi ont tenté de la délivrer et aucun n'est jamais revenu. Mais on ne peut pas changer le cours des choses, parole donnée vaut loi. Va, tente ta chance et reviens-moi sain et sauf.

Le prince fit ses adieux à son père, enfourcha son cheval et partit à la recherche de sa promise. Il arriva bientôt dans une profonde forêt où il errait avec son cheval dans les broussailles, entre les rochers et les marais, ne sachant où aller, il entendit quelqu'un l'appeler :

– Hé, attendez !

Le prince regarda autour de lui et vit un homme de très grande taille qui se dirigeait vers lui rapidement.

– Attendez, prenez-moi avec vous et engagez-moi à votre service, vous ne le regretterez pas.

– Qui es-tu ?, demanda le prince. Et que sais-tu faire ?

– Je m'appelle Le Long et je sais m'étirer à volonté. Vous voyez ce nid, là-bas, tout en haut de ce sapin ? Je peux l'attraper sans même avoir besoin de grimper.

Le Long s'étira alors jusqu'à ce qu'il ait atteint la taille du sapin. Il se saisit du nid, se fit plus petit, toujours plus petit, et tendit le nid au prince.

– Ton petit numéro est vraiment impressionnant, mais à quoi me serviraient des nids d'oiseaux ? Ce que je veux, c'est sortir de cette forêt.

– Rien n'est plus simple !, dit Le Long en s'étirant jusqu'à ce qu'il soit trois fois plus grand que le plus haut des sapins de la forêt.

Il regarda alors aux quatre coins de l'horizon et dit :

– Par là, c'est le chemin le plus court pour sortir de la forêt.

Puis il retrouva sa taille normale, prit le cheval par son licol et guida le prince à travers la forêt. Avant même que celui-ci n'ait pu comprendre comment, il était sorti de la forêt.

En face s'étendait à perte de vue une vaste plaine, au-delà se dressaient de hautes falaises si grises qu'on aurait dit les murs d'enceinte d'une ville, et au-delà encore des montagnes couvertes de forêts.

– Voilà mon ami là-bas, seigneur, dit Le Long en montrant un point sur

la plaine, vous devriez également l'engager, il vous rendrait d'inestimables services.

– Appelle-le, que je le voie.

– Il est encore loin, seigneur, répondit le Long. Il m'entendrait à peine. Il mettra longtemps avant de nous rejoindre, car il porte un lourd fardeau. Il vaut mieux que j'aille le chercher, d'un saut.

Le Long s'étira de nouveau jusqu'à ce que sa tête touche presque les nuages. Il fit alors deux, trois pas, prit

son ami par les épaules et le déposa devant le prince. C'était un garçon trapu avec une panse aussi ronde qu'un baril de cinq cents litres.

– Qui donc es-tu ?, lui demanda le prince. Et que sais-tu faire ?

– Moi, seigneur, je m'appelle Le Large, et je sais m'élargir.

– Montre-moi donc ça.

– Seigneur, sauvez-vous vite, vite dans la forêt !, s'écria Le Large, et il commença à se ballonner.

